

Daniel Aubin, un désespoir peu malléable

Daniel Aubin, *Plasticité, Prise de parole*, Sudbury, 2004, 60 pages

Arash Mohtashami-Maali

Numéro 125, hiver 2004–2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mohtashami-Maali, A. (2004). Compte rendu de [Daniel Aubin, un désespoir peu malléable / Daniel Aubin, *Plasticité, Prise de parole*, Sudbury, 2004, 60 pages]. *Liaison*, (125), 57–57.

Daniel Aubin, un désespoir peu malléable

Arash MOHTASHAMI-MAALI

LE BILINGUISME A SES EFFETS NÉFASTES sur la langue maternelle, et nous les connaissons très bien au Canada. Mais aujourd'hui que les jeunes se disent plus souvent bilingues que francophones — comme si le bilinguisme à lui seul était une langue — les aînés commencent à paniquer et à se poser des questions sur l'avenir de la langue française. Or, chez Daniel Aubin, le mariage des deux langues n'a rien d'inquiétant dans la mesure où les quelques mots d'anglais utilisés ne menacent en rien la qualité du français. Par contre, le jeune poète germanise le français (« multivers », « multigénérique », « globalbutiements », p. 7). Tout au long du court recueil *Plasticité*, les vers sont parsemés de néologismes qui rappellent plutôt la langue de Goethe que celle de Shakespeare ou de Molière. À cela, ajoutez une bonne dose de répétitions, une obsession de la matière plastique, quelques jeux de mots en français comme en anglais et le recueil est déjà terminé avant même qu'on ait eu l'impression de l'avoir commencé.

Le recueil est divisé en quatre sections et, pourtant, les textes sont inséparables : ils restent liés non seulement par la thématique, mais aussi par le style, le ton et le vocabulaire. Le livre aurait pu paraître fastidieux ; j'aurais pu le laisser de côté et me dire qu'il s'agissait là du premier essai d'un jeune homme qui se lance dans la poésie et qui a un long chemin à parcourir. Et pourtant, on y retourne. On veut comprendre la simplicité avec laquelle Daniel Aubin aborde l'ironie de la vie quotidienne, l'absurdité du décor dans lequel nous vivons, et la solitude aussi de l'être humain devant un monde uniformisé. *Plasticité* n'est pas un livre à lire une seule fois et à placer sur les étagères. En relisant (un peu moins vite que la première fois), on découvre toute la symétrie des propos, la structure cachée. Certains pensent que la répétition est l'essence même de la poésie. Dans *Plasticité*, Daniel Aubin a le courage d'utiliser la répétition sans se cacher dans les figures de style tordues. C'est simple, presque cru, pleinement nu. Les vers de Aubin deviennent une litanie de choses banales, qui constituent les événements de la vie, ce que nous faisons pour gagner notre vie sans vraiment comprendre pourquoi. En réalité, dans la vie comme dans les vers de Daniel Aubin, on se perd entre ce qui nous entoure et notre réalité personnelle, ce qui se cache en nous : « L'autobus mène/ à Downtown Sudbury/ au nouveau café/organique/ à Omega et/ aux plasticoplantes/ il pleut/ Sudbury dégoutte/ de souffre/ goûte/ la souffrance. »

Dans ce court extrait, nous voyons les lieux importants où évolue le poète : le bus, le centre-ville de Sudbury, le centre d'appels Omega, le nouveau café organique. La ville est ainsi vidée de toute sa cohue, de ses habitants. La ville de Sudbury, que le visiteur trouvera dévastée par la négligence de la municipalité, par une lourde histoire minière, se réduit à ces lieux vides, ces lieux

où personne ne peut être heureux devant ces plantes en plastique, ces soldes d'objets en plastique. La fin du poème, d'ailleurs, exprime le thème principal du livre : Sudbury a le goût de la souffrance. Mais laquelle ? Celle d'un jeune homme qui se retrouve là, à se battre contre sa vie, peut-être vidée, figée par le phénomène de plastification et d'un homme qui ne trouve pas de refuge dans ce qui est organique (représenté par le nouveau café organique du centre-ville de Sudbury).

Plasticité ? Y a-t-il vraiment cette malléabilité devant le contraste entre le plastique et l'organique ? Oui, sans doute. Le poète trouve la souplesse dans les mots. Il les manipule comme un potier la glaise et invente à sa guise des mots qui laissent parfois le lecteur perplexe. Pourquoi dire « liquiplastique », alors qu'on peut très bien dire du « plastique liquide » ? Lorsque l'on rencontre un ou deux néologismes dans un recueil, l'on peut comprendre que l'auteur, ne trouvant pas le mot juste, s'est donné la liberté d'inventer, mais lorsqu'un recueil est parsemé de néologismes, on commence à douter, à s'irriter. La langue française est-elle si pauvre qu'elle n'offre pas assez dans son vocabulaire et sa syntaxe pour exprimer une pensée si simple : « le plastique liquide s'injecte et métamorphose mon sang » ? Il en va de même avec les jeux de mots. On a l'impression que parfois, rien que pour l'aspect ludique du texte, le poète se laisse aller à des exercices de cours de création littéraire. Et tout ceci cache de beaux poèmes, simples, poignants, qui viennent chercher le lecteur, le toucher profondément et lui parler comme un ami de longue date qu'on retrouve par hasard... dans un recueil de poésie : « dehors/ après l'orage/ l'air est épais/ mes poumons/ sont des cendriers/ mes cigarettes/ m'haïssent » (p. 34). Ou encore, plus loin : « je porte/ un corps/ plastique et stoïque/ qui contient un ciel indigo/ dans lequel danse/ une aurore boréale/ particulièrement/ triste » (p. 56).

Le premier recueil de Daniel Aubin est un *livrepromesses* et il ne lui reste qu'à séparer les mots « livre » et « promesses » pour que chaque mot reprenne son sens. L'auteur n'a pas simplement du potentiel ou du talent, il est poète et cela se lit entre les jeux de mots et les néologismes.

Depuis deux ans, l'Ontario français a vu naître plusieurs jeunes poètes venus de l'Est ou du Nord et, parmi ceux-là, Daniel Aubin et Éric Charlebois sont de ceux qui vont sans doute continuer à nous enchanter avec leur voix forte et bien vivante. ■

Daniel Aubin, *Plasticité*, Prise de parole, Sudbury, 2004, 60 pages.

